

Poétique du sursaut,
Claude Vigée et Adrien Finck : une « amitié entre poètes »

par Helmut Pillau

- 44 -

1.

Ce fut pour moi une expérience singulière de rencontrer les poètes alsaciens Claude Vigée¹ et Adrien Finck, et d'être témoin de leur étroite collaboration.² Dans les pages qui suivent,

1 L'article reprend le contenu d'une conférence prononcée à la Sorbonne le 11 mars 2011 dans le cadre d'un hommage rendu au poète Claude Vigée, organisé par le Centre de Recherche en Littérature Comparée de l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV) sous la direction de Jean-Yves Masson. Pour le texte en allemand, cf. Helmut Pillau, « *Die Poetik des Aufbruchs. Zur 'Dichterfreundschaft' von Claude Vigée und Adrien Finck* », in *Komparatistik, Jahrbuch der Deutschen Gesellschaft für Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft* (2010). Heidelberg : Synchron Wissenschaftsverlag der Autoren, 2011.

2 Je connaissais Adrien Finck (décédé en 2008) depuis 1996, année durant laquelle je lui rendis visite à Strasbourg pour m'entretenir avec lui du poète alsacien Maxime Alexandre. C'est par son intermédiaire que je fis la connaissance de Claude Vigée en 1997, lors d'une lecture de poèmes à Edenkoben. Je voudrais exprimer ici tout ce que cette rencontre et l'amitié qui me lie à eux m'ont apporté. Celui qui se consacre à la littérature dans le cadre de l'université ne manque pas de ressentir parfois des frustrations provoquées peut-être par le triste spectacle qu'offre « l'entreprise » universitaire : nombreux se déclarent généreusement les serviteurs de la littérature bien que n'ayant en vue en priorité que son utilité pour leur propre carrière. L'amour proclamé de la littérature masque des visées carriéristes au succès assuré pour peu que l'on bénéficie d'un soutien adéquat. Cette expérience a quelque chose de frustrant. Dans ce contexte, la rencontre avec les deux poètes fut pour moi une libération. J'ai appris d'eux, qui possédaient une maîtrise souveraine de la discipline et du fonctionnement de l'université sans jamais avoir cédé à la tentation d'un comportement autocratique, comment on pouvait soustraire la littérature à la dynamique propre à cette entreprise à vocation scientifique, sans pour autant renoncer à la connaissance scientifique.

je m'attacherai à évoquer les conditions qui ont fait naître cette amitié entre poètes, ainsi que son caractère unique, et à souligner le point commun aux deux auteurs qui s'articule à mon sens autour d'une poétique essentiellement soucieuse de provoquer des sursauts.

Un bref aperçu de ce que chacun a fait pour l'autre montre que l'on peut à juste titre parler d'une collaboration élargie. Ce qui frappe immédiatement, c'est l'engagement d'Adrien Finck pour faire connaître en Allemagne l'œuvre de Vigée : on lui doit en effet la publication de deux ouvrages,³ des traductions et une introduction commentée. Dans un livre consacré au poète et dans un chapitre de l'histoire de la littérature alsacienne, il analyse en particulier chez Vigée la tension entre l'enracinement local et l'esprit d'universalité.⁴ A cela s'ajoutent un grand nombre de conférences, de communications scientifiques, d'essais et d'entretiens autour des écrits du poète.

Claude Vigée, de son côté, a accompagné de sa

3 Claude Vigée, *Heimat des Hauches. Gedichte und Gespräche*, hg. von Adrien Finck. Bühl-Moos : Elster Verlag, 1985 ; Claude Vigée, *Soufflenheim. Poèmes/Gedichte*, hg. von Adrien Finck, Übersetzung von Maryse Staiber, Adrien Finck und Lutz Stehl. Heidelberg : Wunderhorn, 1996.

4 Adrien Finck, *Lire Claude Vigée*. Strasbourg : CRDP N° 14, 1990 ; Adrien Finck, *Claude Vigée : Un témoignage alsacien*. Strasbourg : Nuée Bleue, 2001 ; voir également Adrien Finck, Maryse Staiber, *Histoire de la littérature européenne d'Alsace. Vingtième siècle*. Strasbourg : Presses Universitaires, 2004, pp. 101-109, en particulier la remarque générale, p. 109 : « L'œuvre se situe très consciemment au carrefour des cultures [juive, française, allemande] et en tire sa substantielle originalité. Elle s'ouvre sur un vaste horizon de la poésie universelle, de la tradition biblique à la modernité du XXème siècle. »

réflexion le travail de son ami. S'appuyant sur sa propre expérience existentielle et poétique, il a su exprimer avec une perspicacité inégalée les traumatismes, les tensions et les visions contenus dans une œuvre constituée principalement de poèmes.⁵ Ce court inventaire tendrait à faire apparaître leur relation comme l'une de ces amitiés courantes – bien que sans doute ici plus féconde – entre poètes. Mais ce serait ne pas tenir compte du contexte historique particulier, de cette rupture radicale des liens de confiance que signifie la *shoah*, brisure qui affecte les relations des Juifs aux Allemands, mais également aux Français et aux congénères de Vigée que sont les Alsaciens. Juif né en Alsace, il s'est maintes fois exprimé sur ce point.⁶ Nouer une amitié dans une telle conjoncture implique d'en faire temporairement abstraction : elle demeure sur le fond, mais est éclipsée sur un plan individuel. Que Claude Vigée ne puisse s'appuyer sur le principe de l'histoire, c'est ce que prouve sa réaction à l'ouverture du Centre Culturel Claude Vigée à Bischwiller en 2000. Adrien Finck lui demande avec insistance s'il ne faut pas voir là une « extraordinaire revanche sur le malheur et la barbarie de l'histoire »⁷. Mais Vigée rejette cette conception macro-historique. Compte tenu des bouleversements auxquels nous risquons constamment d'être exposés dans notre vie,⁸ l'idée d'une justice supérieure ou d'une histoire qui se régénère est à ses yeux dépourvue de tout fondement, et il ne veut pas succomber à la tentation de remettre à l'honneur la philosophie de l'histoire de Hegel en la

réintroduisant par la petite porte à l'occasion de cet événement extraordinaire. Le fait de nouer des amitiés en Alsace marquerait ainsi son refus d'ériger le passé en destin, et celle qui le lie à Adrien Finck se nourrit sans doute moins de certitudes inébranlables que de leur confiance commune en l'avenir.

Dans quelle mesure cette amitié permet à Vigée d'écarter certains dogmes imposés par l'histoire, c'est ce qu'illustre en particulier sa relation à l'Allemagne et à la littérature allemande. Pour un Juif, la *shoah* semble avoir condamné toute voie d'accès à l'Allemagne, position défendue par le philosophe Vladimir Jankélévitch et par le violoniste Isaac Stern. Sous l'impulsion d'Adrien Finck, germaniste amoureux de la littérature allemande, Claude Vigée est amené à reconnaître le rôle déterminant que joue celle-ci dans sa propre création. La « grande littérature allemande » est, dit-il, « sa nourriture vitale »⁹, et c'est la découverte du poète alémanique Johann Peter Hebel qui l'a poussé, alors qu'il était âgé de douze ou treize ans, à écrire des poèmes.¹⁰ Sans parler de Goethe qui, plus que tout autre, revêt pour Vigée une importance capitale. Au début de sa préface au dernier recueil d'Adrien Finck, Claude Vigée constate que Goethe demeure leur référence commune : « Comme la mienne toujours, la poésie en triphonie d'Adrien Finck se place sous le signe de Goethe. »¹¹

5 Claude Vigée, *Ce qui demeure. Le témoignage d'Adrien Finck*. Strasbourg : Ed. de la Revue Alsacienne de littérature, 2009.

6 Voir par exemple Claude Vigée, *Un panier de boublon I. La verte enfance du monde*. Paris : J.-C. Lattès, 1994.

7 Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et Silence, 2001, p. 129.

8 *Ibid.* : « Pour le reste, chacun d'entre nous demeure soumis aux fluctuations mal prévisibles de l'actualité, aux vains caprices des hommes, même si, de temps en temps, 'nous léchons un peu de miel' ».

9 Voir à ce propos son entretien avec Adrien Finck (« *Das Straßburger Gespräch* »), in Claude Vigée, *Heimat des Hauches*, *op. cit.*, p. 160-161. Cf. également en annexe au même ouvrage l'entretien avec Paul Assall, dans lequel Claude Vigée remarque, en référence à « *Todesfuge* » de Celan : « *Es gab das Deutschland als 'Der Tod ist ein Meister aus Deutschland' und es gab das Deutschland als 'Das Leben ist ein Meister aus Deutschland'* » (« Il y avait cette Allemagne dont on peut dire 'La mort est un maître venu d'Allemagne' et il y avait cette Allemagne dont on peut dire 'La vie est un maître venu d'Allemagne' »).

10 *Ibid.*, p. 155.

11 Claude Vigée, *Ce qui demeure. Le témoignage d'Adrien Finck*, *op. cit.*, p. 65. Voir également Stéphane Mosès, « L'esthétique de la présence », in *La terre et le souffle. Rencontre autour de Claude Vigée, 22-29 août 1988*, sous la direction d'Hélène Péras et Michèle Finck. Paris :

Pour Adrien Finck et de nombreux défenseurs de la littérature alsacienne, Claude Vigée était le bienvenu, car sa renommée fut un facteur de stabilisation dans la vie littéraire soumise dans cette région à certains développements hasardeux. Je pense ici à la soi-disant renaissance de la littérature dialectale dans les années soixante-dix et quatre-vingts du siècle dernier. La résolution prise par certains poètes comme André Weckmann, Conrad Winter et Adrien Finck, de se tourner à nouveau vers le dialecte n'était pas dépourvue de risque, même trente ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cette autodétermination par le biais de la langue dans une Alsace redevenue française irritait les Français chauvins qui faisaient courir la rumeur d'un « pangermanisme » afin de réduire ces poètes au silence. On se refusait à accorder que cette résurrection du dialecte, qui s'accompagnait d'une revalorisation de l'allemand, pût contribuer à renforcer le rôle de médiateur culturel au sein de l'Europe incombant à cette région. Dans ce contexte, l'engagement de Claude Vigée pour le dialecte et ses grands poèmes rédigés en dialecte revêtirent une importance particulière. Puisqu'il s'agissait d'un « auteur parisien »¹² reconnu, son retour au dialecte de son enfance ne pouvait être interprété comme un mépris du français. Comme le remarque Adrien Finck, il était « au-dessus de tout soupçon »¹³, dans la mesure où il ne pouvait, en tant que Juif, être suspecté de « pangermanisme ».

2.

Vigée est d'autant plus solidaire du combat des poètes alsaciens en faveur de leur propre langue que cela

éveille en lui le souvenir d'une souffrance précoce. Lui-même, dans sa jeunesse, avait souffert au lendemain de la Première Guerre mondiale de la discrimination de sa langue maternelle par l'Etat français. L'ardeur de son engagement est d'autant plus grande qu'il décèle en outre des analogies entre la situation des Alsaciens et celle des Juifs. Sa contestation de la loyauté autodestructrice des Juifs aiguise son regard et le conduit à diagnostiquer un même mode de comportement chez les Alsaciens. De leur propension croissante à se considérer à travers le regard que portait sur eux un monde hostile ne pouvait résulter qu'un renoncement à eux-mêmes. Ainsi Vigée établit-il une corrélation entre la prétendue « haine de soi » des Juifs¹⁴ et la négation d'eux-mêmes des Alsaciens. Les deux ont en commun un sacrifice de soi en vertu d'une loyauté – en soi respectable – à l'égard de ce qui est. Cette fidélité à une logique soi-disant universelle de l'ordre établi se referme sur eux comme un piège.

Adrien Finck demande régulièrement à Claude Vigée quelles sont selon lui les perspectives d'une littérature dialectale en Alsace, mais le fait de se poser une telle question, en apparence objective, implique déjà en soi pour Vigée une capitulation. La « prise en considération de la nécessité » que cela exige ne serait rien d'autre qu'une rationalisation du renoncement à soi. Vigée conseille de s'en remettre non pas à la raison trompeuse, mais à cette boussole intérieure qu'est « son bon plaisir, le désir de son âme. »¹⁵ Que la raison s'en trouve alors paralysée et que cet entêtement un peu fou permette de reprendre ses esprits, c'est ce qui plaide selon Vigée contre la raison et pour l'entêtement et « l'affirmation impardonnable de sa vérité »¹⁶.

La subtilité de cette stratégie consisterait donc

Albin Michel, 1992, p. 21 : « Claude Vigée a trouvé chez Goethe une figure tutélaire. »

12 Claude Vigée, *Heimat des Haubes*, op. cit., p. 158.

13 Ibid.

14 Ibid., p. 157 ; et Claude Vigée, *Ce qui demeure. Le témoignage d'Adrien Finck*, op. cit., p. 17.

15 Claude Vigée, *Le passage du vivant*, op. cit., p. 131.

16 Ibid., p. 132.

à laisser tout simplement tomber le discours rationnel relatif aux perspectives offertes au dialecte pour s'adonner au plaisir de le pratiquer. De cette façon, le jugement rationnel concernant l'avenir du dialecte serait à la fois respecté et vidé de sa substance. Dans le recueil de Vigée intitulé *Schwärzi sengessle* (*Les orties noires*), on peut lire : « *anwer unsere ajene wordschätz / welle mr noch schnell geniësse* » (traduction française de Claude Vigée : « mais le trésor caché de notre langue, / nous voudrions, chez nous, vite en jouir encore »¹⁷). Cette prompte jouissance implique la conscience d'une disparition prochaine du dialecte tout en désamorçant ce verdict « fondé en raison ». Cette stratégie visant à désavouer les normes qui entravent la vie, non pas dans une attaque frontale, mais par une pratique qui est source d'une joie de vivre fait en outre penser au concept de « l'inceste heureux » chez Vigée.¹⁸ La norme n'est pas expressément contredite, mais renvoyée dans le ciel des abstractions stériles.

Surgissant dans la jouissance de sa langue, « langue de plaisir »¹⁹, le poète alsacien se heurterait une fois de plus au principe de réalité tout en lui échappant à nouveau grâce au courage dont il fait preuve pour atteindre ce plaisir. Ce que Claude Vigée met en relief dans la poésie de son ami, c'est cette oscillation entre le doute et l'espoir : « Ainsi la parole du survivant oscille entre le doute et l'espoir. »²⁰ Finck réagit à une situation paralysante avec un mélange d'amertume et de satire mordante, qualifié par Vigée de « lyrisme critique »²¹ :

17 Claude Vigée, *Les orties noires flambent dans le vent*, op. cit., p. 50 et suivantes.

18 Voir à ce propos Anne Mounic, *La poésie de Claude Vigée. Danse vers l'abîme et connaissance par joni-dire*. Paris : Harmattan, 2005, pp. 122-123 ; et Helmut Pillau, « Critique de la sublimation chez Claude Vigée » (trad. Andrée Lerousseau), in Claude Vigée, *Le fin murmure de la lumière*. Paris : Parole et Silence, 2009, pp. 267-280.

19 Adrien Finck, *Poèmes / Gedichte I*. Strasbourg : Ed. de la Revue Alsacienne de littérature, 2002.

20 Claude Vigée, *Dans le creuset du vent*. Paris : Parole et Silence, 2003, p. 120.

21 Claude Vigée, *Héritage du feu*. Paris : Mame, 1992, p. 97.

en se propulsant dans un état d'euphorie utopique, mais propice à l'éveil de l'âme, il se libère de cette conjoncture.

3.

Je voudrais illustrer à l'aide de deux exemples la façon dont la collaboration entre les deux poètes revêt parfois un caractère symbiotique. Dans un entretien avec Adrien Finck, en 1985, Claude Vigée consacre deux pages au récit autobiographique de son ami intitulé *Der Sprachlose* (*Celui qui n'a pas de langue*). Comme l'indique le titre de cet entretien, « Autour du feu d'une nuit d'hiver », le célèbre recueil de Vigée, *Wënderôwefîr* (*Le feu d'une nuit d'hiver*), rédigé en dialecte alsacien à Jérusalem en 1984,²² constitue l'arrière-plan de ces échanges. On va voir comment il intègre sa propre poésie dans son commentaire du récit de Finck. Selon lui, celui-ci parvient à exposer de façon exemplaire le combat malheureux, voire tragique, que mènent les poètes alsaciens pour trouver leur expression propre. François, le protagoniste du récit, un jeune poète en quête de reconnaissance qui écrit en allemand, est brisé par les aléas de l'histoire. Il commence par se taire le jour où la langue qu'il aime se révèle être celle de la puissance d'occupation. L'allemand lui paraît désormais empoisonné – il rejoint en cela Adrien Finck confiant dans « Exercice de mémoire », poème autobiographique dédié à Claude Vigée : « Il fait le serment *ke Wort meh Ditsch* » (« plus un mot d'allemand », c'est nous qui soulignons)²³. Impossible toutefois pour lui d'écrire en français à la Libération, car cette langue ne s'enracine pas dans son intériorité. Il a recours au dialecte alsacien,

22 Claude Vigée, *Wënderôwefîr / Le feu d'une nuit d'hiver*. Strasbourg : Association Jean-Baptiste Weckelin, 1988.

23 Adrien Finck, *Poèmes / Gedichte II*. Strasbourg : Ed. de la Revue Alsacienne de littérature, 2003, p. 22 et p. 15. A propos du récit, cf. Helmut Pillau, « *Der verlorene Name. Betrachtungen zu der Erzählung Der Sprachlose von Adrien Finck* », in *Revue Alsacienne de littérature* N° 91, 2005, p. 82-86.

mais, partageant le mépris général dominant pour celui-ci, il ne peut prendre au sérieux ces tentatives poétiques. « [T]odkrank an seiner elsässischen Seele » (« Souffrant à en mourir en son âme alsacienne »)²⁴, il se suicide. Citant ce passage, Claude Vigée passe brusquement de la neutralité du commentaire à une exhortation adressée aux poètes alsaciens ayant perdu courage. Il transforme pour ainsi dire la dépression du personnage en acte de résistance. « D]rotzdem, drotzdem » (« malgré tout, malgré tout »), martèle-t-il, citant, sans y renvoyer explicitement, le dernier poème de son recueil *Wënderôwefîr* intitulé « Dr mândelbaum en Jerüsalem » (« L'amandier de Jérusalem »)²⁵. Dans la version française de cette citation fictive, il est en outre question de « l'archange de la mort », autre motif emprunté à son propre poème, auquel il convient de résister, comme en témoigne une rhétorique empreinte d'une certaine rudesse : « ... contre lui, contre lui justement / malgré tout, malgré tout / pousse ton crâne à travers le mur ! »²⁶ La transformation de la dépression en acte de résistance tient tellement à cœur à Vigée qu'il risque une digression à l'intérieur de son commentaire, tant le destin du protagoniste – et indirectement, celui d'Adrien Finck – lui est visiblement proche. Dans son analyse des poèmes de Finck, il compte les poètes – donc lui-même et Adrien Finck – parmi les « exilés » qui ne trouvent leur véritable patrie que dans les nuages qui passent, « qui plantent leurs nouvelles racines dans les nuages en fuite »²⁷. Ainsi serait-ce faire preuve d'un jugement hâtif que de prétendre ne voir en eux que les simples chefs de file d'une littérature nationale, qu'elle soit française ou allemande.

24 Claude Vigée, *Ce qui demeure. Le témoignage d'Adrien Finck*, op. cit., p. 20.

25 Claude Vigée, *Wënderôwefîr*, op. cit., p. 170.

26 Claude Vigée, *Ce qui demeure. Le témoignage d'Adrien Finck*, op. cit., p. 20 (Adrien Finck ne fait aucune allusion à ce passage lorsqu'il relate cet entretien in *Claude Vigée : Un témoignage alsacien*).

27 *Ibid.*, p. 115.

Dans le cycle rédigé dans son dialecte de Sundgau, *Jérusalem. Jérusalem*, comprenant sept poèmes, Adrien Finck entre à son tour en dialogue avec le poème « Dr mândelbaum en Jerüsalem ». En épigraphe, il cite la dernière strophe du poème de Vigée : « obwohl er droht, dr Doodesengel, / ewwe dôrum, drotzdem, drotzdem / blîbsch dü min jungs, min summerlichs, / min émmen nejs Jerüsalem ! » (« oui, bien qu'il te menace, l'archange de la mort, / contre lui justement, / malgré tout, malgré tout / tu demeures pour moi la fiancée d'été, / ma toute jeune, ma toute belle, / ma nouvelle Jérusalem ! »)²⁸.

Dans un style qui se veut didactique, Finck intitule le sixième poème : « Où il est encore une fois question de langue et de pouvoir »²⁹. Ce poème peut être interprété comme une réplique à l'épigraphe faisant référence à « l'archange de la mort ». Tandis que celui-ci apparaît chez Vigée comme l'adversaire impitoyable d'un espoir fondateur de vie, dans le poème de Finck, il lui est donné de déployer pleinement sa force de destruction, ce dont le poète fait la démonstration par la langue. Il s'interroge sur les conséquences de sa normalisation, nécessaire à la civilisation et en même temps fatale : « Villicht isch's besser m'r schriewa sa nitt fescht / unsra Sproch » (« Il est peut-être mieux de ne pas fixer notre langue »)³⁰. Dès que la langue, don de Dieu, se métamorphose en un critère d'identité humaine, elle divise les hommes : « sunscht kemma scho d'Sproch- un Lând- un Gotteskampfer / Todesangel iis da Viarwinda » (« Autrement les militants de la langue, du pays et de Dieu viendraient / des archanges de mort aux quatre vents »)³¹.

L'archange de la mort prend son essor quand les hommes tentent de se saisir de ces sources de

28 Adrien Finck, *Poèmes / Gedichte II*, op. cit., p. 43. Pour la traduction française de Claude Vigée, cf. *Wënderôwefîr*, op. cit., p. 171.

29 Adrien Finck, *Poèmes / Gedichte II*, op. cit., p. 47.

30 *Ibid.*, p. 47 (trad. française Helmut Pillau).

31 *Ibid.* (trad. française d'Helmut Pillau).

vie que sont la langue, la terre et Dieu. Ils sont alors victimes de l'optimisme inhérent à leur geste lorsqu'ils croient pouvoir ennoblir leur vie en orchestrant leur rencontre avec Dieu. Ils ne font en vérité que s'empêtrer inextricablement dans leur être, la foi en Dieu se transformant en arrière-plan sublime de leur foi en eux-mêmes. Henri Meschonnic analyse ce processus dans un texte consacré à la poésie de Claude Vigée. La métamorphose du « divin » en « religieux » est pour lui le prélude à une évolution fatale d'un point de vue social³² dont Finck dévoile les conséquences apocalyptiques à la fin de son poème : « Gott gega Gott / Bodalosa Todvolla Steiverzwifelta Starnawarfer / un un / s'heiliga Länd isch àbebrànnt » (« Dieu contre Dieu / des déracinés des amis de la mort des désespérés des lanceurs d'étoiles / et et / la Terre Sainte est brûlée »)³³. Tandis que l'archange de la mort est tenu en échec chez Vigée par la Jérusalem éternelle, dans le poème de Finck, il s'abat, devastateur, sur ce lieu.³⁴ Qu'il soit porté par une conscience missionnaire humaine, il est alors impossible de l'arrêter.

32 Henri Meschonnic, « Avec Claude Vigée, c'est l'oreille qui voit », in Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*. Paris : Parole et Silence, 2004, p. 16 et suivantes : « Pour reconnaître ce scandale, que le religieux est une catastrophe arrivée au divin, parce qu'il est la captation et l'appropriation du divin, et contrairement à l'étymologie chrétienne de Lactane, de la religion comme lien, lien à Dieu et (c'est son extension chez Durkheim) lien entre les hommes, la religion est ce qui divise le plus les hommes entre eux, en ce qu'elle est inévitablement le théologico-politique ». Voir également : « Se in Deo esse. Le poème et l'esprit, selon Henri Meschonnic », entretien d'Henri Meschonnic avec Anne-Mounic, réalisé en 2008 et paru dans le numéro 1 de la revue *Pent-être* (2010), pp. 198-199.

33 Adrien Finck, *Poèmes / Gedichte II*, op. cit., p. 47 (trad. française Helmut Pillau).

34 Après la mort d'Adrien Finck, Claude Vigée a dédié à son ami le dernier chant de *Wénderôwefir / Le feu d'une nuit d'hiver* dont le titre français est : « Le chant d'après-minuit » (in Claude Vigée, *Mon heure sur la terre. Poésies complètes 1936-2008*. Paris : Galaade, 2008, p. 648).

Quelques vers célèbres, et qui sont même devenus populaires, de Hölderlin jouent un rôle éminent dans les réflexions poétologiques de Claude Vigée et d'Adrien Finck. Ils font suite au début de l'hymne « Patmos » : « Mais aux lieux du péril croît / aussi ce qui sauve »³⁵. Si je me risque en conclusion à quelques considérations autour de ces deux vers, c'est afin d'obtenir sur un plan théorique des éclaircissements relatifs aux poétiques des deux auteurs, comprises comme poétiques du sursaut. Le fait qu'Adrien Finck cite ces vers en exergue de son recueil *Brenngeischt*³⁶ témoigne de l'importance qu'ils revêtent à ses yeux. Je sais en outre grâce aux entretiens que j'ai eus avec lui combien ils lui étaient chers – au même titre d'ailleurs que l'œuvre entière de Hölderlin.³⁷ L'importance déterminante de ces vers apparaît clairement lorsqu'ils sont mis en rapport avec une thématique centrale de la poétique de Finck qui est celle du cri.³⁸ De ce point de vue, on distingue parfaitement comment le cri réunit en lui les deux composantes opposées des vers de Hölderlin : l'aspect statique de l'être et la dynamique du sursaut. Le cri témoigne d'une part d'une douleur impuissante éprouvée sous le poids écrasant d'une force supérieure, et d'autre part d'un éveil, d'une sortie hors de cet état

35 Friedrich Hölderlin, *Sämtliche Werke*, Band 2, hg. Friedrich Beissner. Stuttgart : Kohlhammer, 1965, p. 173 : « *Wo aber Gefahr ist, wächst / Das Rettende auch* » (nous citons la trad. française de Gustave Roud).

36 Adrien Finck, *Poèmes / Gedichte II*, op. cit., p. 112.

37 Voir également le cycle *Hommage à Scardanelli*. Dans le troisième poème, « *EPILOG in d'r Heimatsproch* », le poète devenu soi-disant fou semble pour ainsi dire intégré dans l'univers alsacien.

38 Dans le poème « Exercice de mémoire », les vers suivants font figure de refrain : « Cri / l'enfant se réveille / sauvé par ce cri sauvé par / l'éveil », in Adrien Finck, *Poèmes / Gedichte II*, op. cit., p. 20 et 23. Cf. à ce propos Helmut Pillau, « Poèmes du 'Péril'. Zu Adrien Fincks 'Poèmes / Gedichte II' », in *Revue Alsacienne de littérature* N° 84, 2003, pp. 77-80.



Isabelle Valdelièvre, *Pied*, 1. Pointe sèche.

d'impuissance. L'homme est ici à la fois objet et sujet. Victime, d'un point de vue physique, d'une puissance supérieure, il devient sujet dans le cri proféré issu de sa douleur.

Si l'on considère l'adversité à laquelle les poètes de langue alsacienne doivent faire face, on saisit aussitôt l'importance que pouvait revêtir ces vers de Hölderlin pour l'un d'entre eux. Le mode d'expression, encore déterminé par une détresse existentielle, en appelle à un futur qui serait libéré de cette détresse. Dans un texte dédié en 1992 à Adrien Finck, Claude Vigée a formulé de manière saisissante cette dialectique du cri : « 'L'exercice de mémoire' est la condition préalable à une nouvelle naissance : elle seule permet la montée d'un cri vierge dans l'avenir inouï. »³⁹

Vigée cite quant à lui les vers de Hölderlin dans *La lune d'hiver*, dans le cadre d'une réflexion sur une stratégie de vie qui lui paraît profitable. Il évoque une « homéopathie psychique »⁴⁰ et, confronté à une menace exercée par une force supérieure, il juge salutaire de ne pas se laisser entraîner par une réaction spontanée qui signifierait non seulement tomber dans un piège, mais également reconnaître implicitement l'autorité de cette force. Il lui semble important, au contraire, dans le comportement qu'il adopte face à la négativité, de ne pas se laisser déterminer par la logique de celle-ci. En s'identifiant à cette négativité par « l'incorporation héroïque de la menace à soi-même »⁴¹ au lieu de lui opposer une résistance, il désamorce cette logique et pose ainsi sur ce qui est négatif – le « danger » évoqué par Hölderlin – un autre regard que celui qui était

attendu. Cette appropriation active du négatif permet de garder la tête haute en dépit de sa supériorité en force. Plongé dans la misère, on se perd ; en l'acceptant en toute conscience, on s'affirme sans illusion. En ce sens, l'intimité entretenue avec ce qui est négatif serait un moyen de lui ôter son pouvoir de fascination. L'acquiescement à une telle puissance, qui se situe apparemment au-dessus des notions de consentement ou de négation des hommes à son égard, a un effet subversif. L'avenir, comme transcendance de ce qui est, redevient alors possible dans les circonstances mêmes qui semblent barrer la voie permettant d'y accéder.

Vigée songe manifestement à sa propre poétique lorsqu'il réfléchit aux vers de Hölderlin, une réflexion qui s'articule autour du rapport entre le « danger » et « ce qui sauve », entre l'obscurité et la lumière. La lumière qui émane de l'art étant inhérente à l'obscurité ou au négatif, l'artiste doit avant tout s'exposer à cette obscurité. « Ce qui sauve » n'est pas l'éradication du « danger », mais sa métamorphose qui est source de fécondité. Sans cette réflexion du « danger », « ce qui sauve » ne serait que pur clinquant. La plus grande tentation pour l'artiste consisterait donc à se focaliser sur « ce qui sauve », succombant par là-même au « danger ». Ce n'est pas le combat mené contre la menace, mais son retournement dans la réception que l'on en fait, qui donne sa chance à la création.⁴²

Pour Claude Vigée, une « poétique juive »⁴³ se distingue de l'esthétique occidentale en priorité par

39 Claude Vigée, *Héritage du feu*, op. cit., p. 93. Sur ce motif du cri, voir la conclusion d'un mémoire de DEA soutenu à Strasbourg en 2003 : Abry Philippe, « Des racines et des ailes. Aspects du parcours poétique d'Adrien Finck et de Claude Vigée », in *Revue Alsacienne de littérature* N° 84, 2003.

40 Claude Vigée, *La lune d'hiver*. Paris : Honoré Champion, 2002, p. 237.

41 *Ibid.*

42 Ce « retournement réceptif » est fondamental chez Vigée pour l'émergence de la poésie. Ce processus constituant un thème du poème « Soufflenheim », on peut affirmer que celui-ci a une valeur poétologique. Dans le commentaire qu'il en fait, Vigée évoque un « midrash tout neuf ». Cf. à ce propos Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie – Poetik des Unverhofften. Studien zur Dichtung von Claude Vigée*. Hamburg : LIT VERLAG Dr. W. Hopf Hamburg, 2207, pp. 74-89 (p. 88 en particulier).

43 Claude Vigée, *Ce qui demeure. Le témoignage d'Adrien Finck*, op. cit., p. 66.

ce retour effectué sur un fardeau dont on ne peut se délester. Cet arrière-plan obscur (« la terre obscure et souffrante »⁴⁴) ne saurait être éradiqué par le triomphe ou l'extase, le « danger » demeurant présent au sein même de « ce qui sauve ».

Lorsque Claude Vigée, dans sa préface au recueil *Encore / Noch* d'Adrien Finck, en vient à parler des derniers poèmes de son ami, il constate chez celui-ci un déplacement d'accent analogue. Adrien Finck confesse désormais avec force le primat de l'obscurité dans la poésie. Ainsi se détourne-t-il résolument, selon Vigée, de la fascination exercée par ce qui ressemble « à la clarté aveuglante du flamboiement solaire païen ». La préférence de Finck va alors à « une cendre jetée au noir ». Vigée ajoute à ces considérations une remarque de Mallarmé selon laquelle le noir n'est pas aussi noir qu'il semble l'être à première vue : « le noir n'est pas si noir »⁴⁵.

Les réflexions de Claude Vigée concernant l'établissement d'une relation productive au négatif acquièrent une dimension plastique dans son commentaire des derniers vers de la dixième et dernière « élégie de Duino » de Rilke⁴⁶ où il est question de

44 Claude Vigée, « 'Tout le peuple voit les voix : écoute et vision dans l'esthétique de la Bible », in *Vision et silence dans la poésie juive. Demain la seule demeure*. Paris : Harmattan, 1999, p. 82.

45 Pour tout ce passage, cf. Claude Vigée, *Ce qui demeure. Le témoignage d'Adrien Finck*, op. cit., p. 66.

46 Rainer Maria Rilke, *Duisener Elegien*, in *Gedichte 1910-1926*, hg. Manfred Engel und Ulrich Fülleborn. Frankfurt a. M., Leipzig : Insel Verlag, 1996 : « *Aber erweckten sie uns, die unendlich Toten, ein Gleichnis, / siehe, sie zeigten vielleicht auf die Kätzchen der leeren / Hasel, die hängenden, oder / meinten den Regen, der fällt auf dunkles Erdreich im Frühjahr. — // Und wir, die an steigendes Glück denken, empfänden eine Rührung, / die uns beinahe bestürzt, / wenn ein Glückliches fällt* » (« Mais s'ils devaient ennous, les morts infiniment, susciter un symbole, / regarde : ils nous désigneraient peut-être les chatons / suspendus au noisetier vide, ou ils évoqueraient / la pluie qui vient tomber sur le royaume sombre de la terre, au printemps. // Et nous, avec le bonheur / qui dans notre pensée est une *ascension*, / nous aurions l'émotion,

« morts à l'infini », grâce auxquels les choses mortes, par le biais d'une métaphore, apparaissent brusquement aux hommes sous un autre éclairage. Ces « morts à l'infini » se distinguent des vivants en ce qu'ils ne sont plus sous l'emprise de la peur de la mort, comme si le négatif (la mort ou la souffrance), maintenant les hommes sous sa fascination, avait perdu pour eux son pouvoir envoûtant. Ils connaissent son excédent qui demeure nécessairement inaccessible aux hommes constamment acculés. A la fois « morts » et « infinis », ils sont pourtant dans le poème une source d'inspiration pour les hommes qui, par leur entremise, sont en mesure de percevoir la vitalité cachée des choses mortes : le « noisetier dénudé » ne reste pas dénudé ou mort, ses « chatons » dévoilent ses germes de vie que, sans eux, personne ne remarquerait. Cette métamorphose du regard, Rilke le concède, est toutefois marquée du sceau du « peut-être ».

Le négatif — qu'il renvoie au malheur, à la souffrance, à la peur ou au désespoir — a ainsi perdu ses contours, ce qui est une promesse de fécondité. L'adversaire de la vie se serait transformé en un accoucheur potentiel de vie. Cette traversée du négatif qui est métamorphose caractérise à mon sens la poésie de Vigée. La provocation de la critique naît chez lui uniquement de l'affirmation radicale ; elle n'est que la mise en œuvre d'un acquiescement radical à la vie.

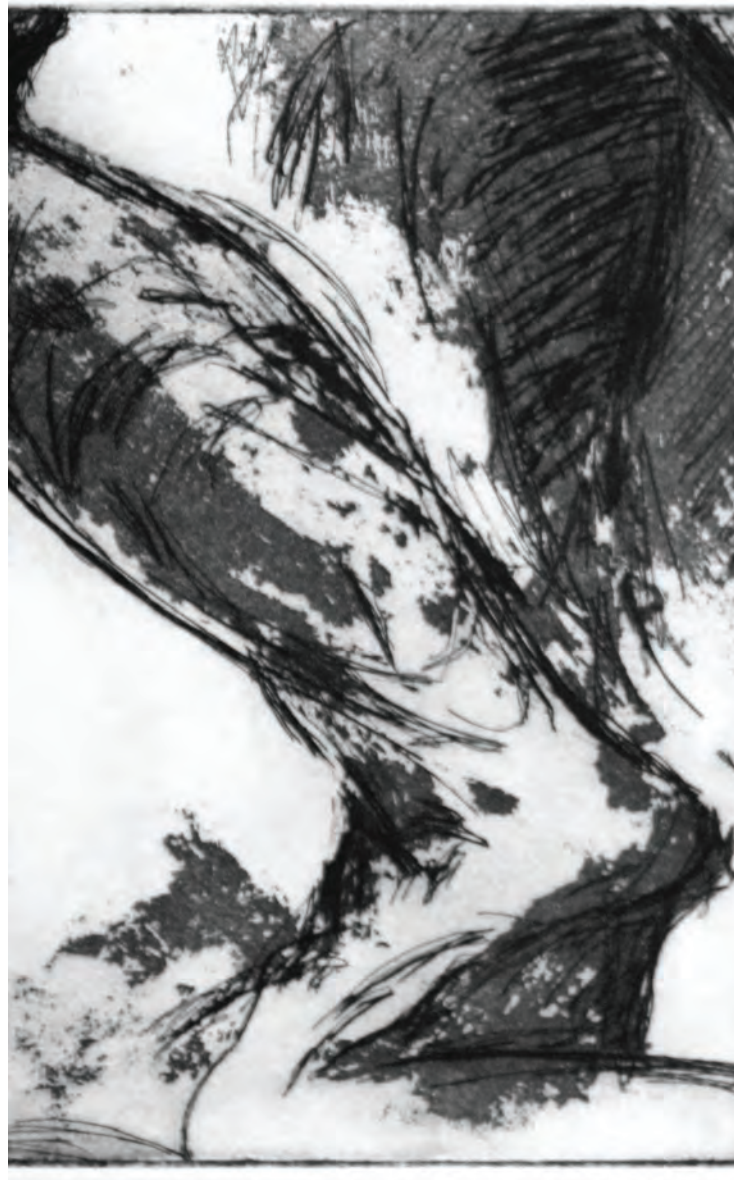
Je citerai pour terminer le commentaire que fait Claude Vigée des derniers vers de l'élégie de Rilke,

voisine de l'effroi, qui nous saisit / lorsque tombe une chose heureuse.
» Traduction d'Armelle Guerne. Rainer Maria Rilke, *Les Élégies de Duino, Les Sonnets à Orphée*. Paris : Seuil Points, 1974, p. 101.). Voir à ce propos Claude Vigée, *L'extase et l'errance*. Paris : Grasset, 1982 ; et Helmut Pillau, « Contre la stérilité du définitif. Sur la poétique de Claude Vigée » (trad. Andrée Lerousseau), in *Unverhoffte Poesie – Poetik des Unverhofften*, op. cit., pp. 186-187 (texte également paru in Claude Vigée, *La nostalgie du père*. Paris : Parole et Silence, 2007, pp. 261-295).

ces paroles étant en même temps l'expression de ce qui constitue le fondement de sa poétique qui se révèle être une poétique du sursaut :

Cette éclosion du bonheur dans la chute, ce surgissement du paradis au cœur même du négatif, au lieu de signifier l'effondrement final dans le non-être, n'indiquent-ils pas la naissance et le cheminement d'un espoir dans le désespoir, un retournement paradoxal de la tristesse vers l'Eden, au plus profond de l'ici-bas funèbre ?⁴⁷

Traduction d'Andrée Lerousseau.



47 Claude Vigée, *L'extase et l'errance*, op. cit., p. 187.